

L'INNOCENCE



La tante.—Eh bien, Eva, tu as huit ans aujourd'hui. Quel âge me donnes-tu à moi ?

La nièce.—Voyons. Quelque chose entre vingt-huit et quatre-vingt-huit. Je ne peux jamais me rappeler.

C'EST-IL L'HIVER OU BIEN L'PRINTEMPS

J'ai, dans bien des vers plats ou bons,
Blagué l'détraquag' des saisons ;
Mais un' fois enror faut qu' j'y r'viene
Et que je r'commence cette antienne :
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

A l'époque où l'on d'vrait déjà
Sortir nank n et panama,
Il faut, pour s'garer d'la froidure,
Au contrair' doubler sa fourrure...
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Pour qu'ça n'soit pas toujours pareil,
Quand on espère du soleil,
Dans un' bourrasque et dans un' trombe,
A flocons c'est la neige qui tombe...
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Puis, quand on n'y compt' plus du tout,
L'temps change à nouveau tout à coup
Et l'thermomètre marque un nombre
Enorme de degrés à l'ombre...
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Car, faut' de sujets palpitants,
J' parl' rais de la pluie et du beau temps...
Si tu voulais, divin apôtre,
T' décider pour l'un ou pour l'autre...
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,

F. l'anqu' nous d'l'hiver ou du printemps !

BOBÈCHE.

Pour ma part, c' perpétuel chang'ment
M'offic' désagréablement :
L'troupeau d' mes humeurs se débände,
D'sort' que mon pauvre moi se d'mande :
" Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ? "

Et tout m'porte à croir' que je n'suis pas
Le seul à m'trouver dans ce cas
Car, chaqu' nuit j'entends mon voisin
Se lamenter d'un ton chagrin :
" Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ? "

L'marronnier du Vingt-Mars a les
Bourgeois absolument nick'lés ;
Il n'veut rien savoir et nous pose
Un Poisson d'Avril, je suppose...
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Vrai, ça n'est pas possible ! Il faut
Qu'y ait qué qu'chos' de loufoc là-haut :
Saint-Médard, il faudrait s'entendre ;
Tu s'rais bien gentil d'nous l'apprendre :
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

UN JOLI MARCHAND

On peut représenter très honorablement, très convenablement un chef de maison et ne savoir pas vendre ; dans tous les magasins, vous trouverez des commis qui savent décider le client à acheter, il y en a d'autres qui manquent d'insistance, de verve, de l'art de convaincre et d'entraîner. — Souhaitons à notre marchand de tableaux dont le magasin a retenti du bruit d'une gifle appliquée à un amateur de tableaux, de ne pas se faire remplacer pour une absence de courte durée, par son ami Cobalet, un bon type, mais bien mauvais commerçant. C'est, d'ailleurs, l'occasion qui a tout fait ; le marchand était seul à son magasin, quand Cobalet y entra en promenant sa flânerie : — Ah ! tu arrives à propos, lui dit-il, j'ai absolument besoin de sortir pour peu de temps : un quart d'heure, vingt minutes ; il ne viendra personne probablement, mais si, par hasard, cependant, il venait un acheteur, les prix sont derrière les cadres. — Bon, bon ! va, je n'ai rien à faire. — Tant mieux, ça se trouve bien ; pourtant il est bien entendu que le prix marqué est le dernier auquel il faut laisser le tableau ; tu demanderas un prix supérieur d'abord, tu feras l'article.

— Bon, bon ! sois tranquille ; le prix derrière et faire l'article, compris.

Et le marchand sortit plein de confiance, puis, revenant sur ses pas : " Ne fume pas dans le magasin," dit-il ; sur ce, il s'éloigna.

Que se passa-t-il entre son ami et le client, plaignant d'aujourd'hui devant le tribunal ? C'est ce que ce client va nous apprendre.

A peine a-t-il commencé son récit que le prévenu l'interrompt :

— Je vous ai offert d'en terminer honorablement par un coup d'épée, vous avez préféré...

M. LE PRÉSIDENT.—Laissez déposer le plaignant !

LE PRÉVENU.—Je le laisse, il préfère la police correctionnelle à un coup c'est son affaire, mais je ferai afficher son nom dans toutes les casernes.

LE PLAIGNANT.—Voyant dans un magasin de tableaux des toiles assez jolies, j'entrais pour examiner de près. Monsieur était là qui fumait une pipe, ce que j'ai trouvé assez inconvenant.

Comme j'ai la vue basse, je tire de ma poche une petite loupe et j'examine une toile. Monsieur ne se dérange même pas et continue à fumer sa pipe ; lui montrant un personnage du tableau que j'examinais, je lui dis : — Voilà un bras qui est un peu court. Monsieur me répond : Court ou long, ça m'est égal, ce n'est pas à moi, je garde la boutique.

M. LE PRÉSIDENT (au prévenu).—C'est comme cela que vous faisiez l'article ?

LE PRÉVENU.—Il m'embêtait avec son bras trop court ; est-ce que je sais moi ? je n'y connais rien.

LE PLAIGNANT.—Comme le tableau me plaisait, je demande à monsieur quel en était le prix. Il me répond : — Tournez le cadre, le prix est derrière. (Rires dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT.—Il faut avouer que votre ami était bien remplacé. (Au plaignant) : Enfin, à quel propos le prévenu vous a-t-il frappé ?

LE PLAIGNANT.—A la suite d'une discussion sur le prix, quand, impatienté, je lui ai dit : " J'ai été dans bien des magasins de tableaux, je n'ai jamais eu affaire à quelqu'un de votre acabit ; il n'est pas permis à un marchand de se faire remplacer par un singulier personnage comme vous". C'est là-dessus qu'il m'a envoyé une gifle et ma remis sa carte pour lui envoyer mes témoins ; elle m'a servi à lui faire envoyer une pièce à comparaître devant le commissaire de police.

M. LE PRÉSIDENT (au prévenu).—Qu'avez vous à dire ?

LE PRÉVENU.—J'ai à dire que je ne permets à personne de m'appeler singulier personnage ; je ne lui ai rien dit de grossier à ce monsieur. Singulier personnage !... Ah ! non : je lui ai offert une réparation.

Le tribunal condamne le prévenu à 200 francs d'amende.

LE PRÉVENU.—Je ferai afficher son nom dans toutes les casernes.

JULES MOINAUX.

C'EST ÇA

L'oncle.—Mais, mon petit Jules, il me semble que tu es moins lourd qu'hier ?

Jules.—Ben, j'avais te dire, mon oncle, c'est que, hier au soir, maman m'a coupé les ongles !

EN DOUCEUR

Le neveu.—Je viens, mon cher docteur, vous parler de mon oncle. Est-il vrai qu'il ait, ainsi que vous le lui avez déclaré, la plus belle fluxion de poitrine que puisse rencontrer un médecin ?

Le médecin.—Ne vous réjouissez pas d'avance. Vous savez, il faut bien flatter le client.

TROP !!!



Jonas.—Voilà que je vois mon ombre en trois éditions... Je suis pourtant certain de n'avoir pas bu tant que ça...